

Libretto

BERNARD OLLIVIER
BÉNÉDICTE FLATET

LONGUE
MARCHE

Suite et fin

Libretto

Carte : © François Dermaut.

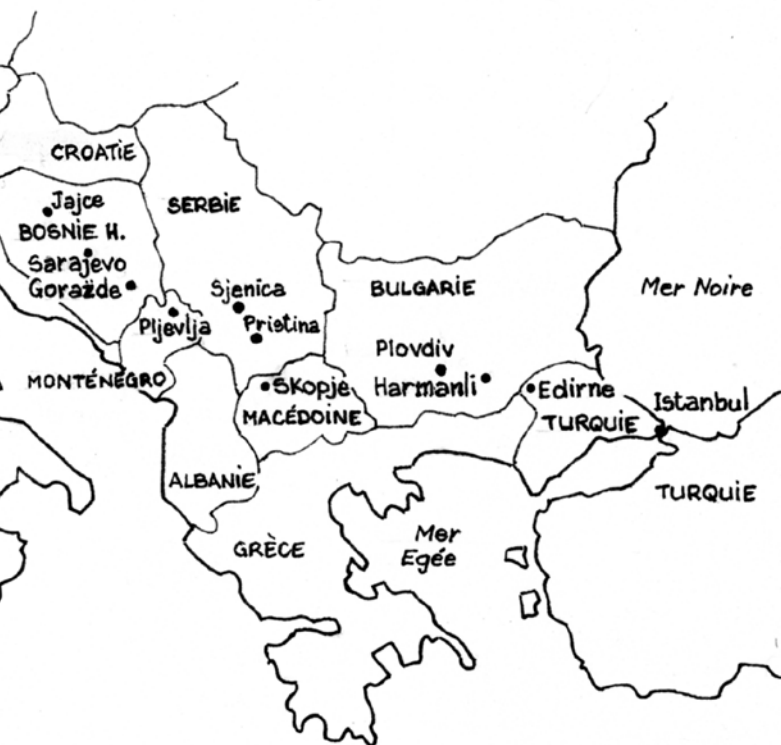
© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-466-3

Six jours après avoir pris sa retraite, en avril 1998, déprimé et inconsolable de la mort de sa femme, ses enfants devenus adultes, Bernard Ollivier part à pied de Paris jusqu'à Compostelle afin de décider de ce qu'il va faire de sa vie. Arrivé au but, après 2 300 kilomètres parcourus, il revient avec deux projets : s'occuper de jeunes en grande difficulté en les reconstruisant par la marche, comme il vient de le faire pour lui-même, et continuer à avancer sur une route d'Histoire. Il entame en avril 1999 le voyage à pied sur la route de la Soie (12 000 kilomètres) et donne naissance en 2000 à l'association Seuil, dédiée à l'aide aux jeunes délinquants, qui leur propose le voyage comme une alternative à la prison.

À Henri





PRÉAMBULE

Partir ?

Aux portes de la vieillesse, quand faut-il s'arrêter ? Tout arrêter. De bouger, de marcher, de faire des rencontres, de rêver le monde. Jusqu'à quand peut-on se rire du temps qui passe ? Jusqu'à quel âge peut-on compter sur son corps ? À quel moment arrive ce que certains appellent la raison et d'autres le renoncement ? Je me suis souvent posé ces questions après ce beau jour du printemps 2012.

Nous achevions de déjeuner, Bénédicte et moi, dans notre véranda qui laisse le regard s'échapper vers les merisiers que j'ai plantés et qui étaient en fleur. La conversation avait roulé sur la marche et Bénédicte me demanda tout à coup :

– Pourquoi n'es-tu pas parti de France quand tu as décidé de parcourir la route de la Soie, comme tu étais parti de chez toi lorsque tu as pris la direction de Compostelle ?

– Comment ça ? Douze mille kilomètres à pied, ça ne te suffit pas ? Il aurait fallu en ajouter trois mille entre la France et Istanbul et accessoirement passer entre les balles, au Kosovo ? ai-je ironisé en précisant que, pour moi, la route de la Soie était d'abord asiatique.

Mais après réflexion, j'ai ajouté :

– J'aurais pu partir de Lyon, en effet. Cette ville a été la capitale mondiale de la soie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle... Il est vrai que la route de la Soie commençait ou plutôt s'achevait chez nous.

Ma compagne a alors levé les yeux au ciel dans une pose d'intense réflexion.

– Et pourquoi tu ne bouclerais pas la boucle en marchant de Lyon à Istanbul?

J'ai ri.

– Ma chérie, j'ai soixante-quinze ans, je suis un vieil homme! Quand je suis arrivé à Xi'an en 2002, je tenais une forme olympique. Mais dix ans après...

– Quel beau voyage ce serait... Et tu sais ce qui serait encore plus merveilleux? Ce serait que je parte avec toi.

Nous avons bu le café et parlé d'autre chose. Mais le ver était dans le fruit... Au lieu d'un petit somme digestif, je suis allé me planter devant une grande carte de l'Europe et mon regard a balayé la route que j'aurais pu prendre : les Alpes, l'Italie et les Balkans avant la Turquie d'Europe. Mille images me revenaient en mémoire, les paysages, les visages, les déserts traversés, les peurs parfois, les joies innombrables, les inoubliables rencontres... Ma sieste était ruinée.

Petit à petit, un rêve soyeux s'insinuait dans mon esprit. Je voyais débarquer à Lyon de gros ballots de vers à soie d'Orient, d'Asie centrale et des Balkans; j'entendais claquer les navettes des métiers à tisser, je franchissais les frontières. J'étais emporté, enivré par tout ce que promettait un tel voyage d'histoires, de rencontres, de bonnes fatigues.

Mais comment faire abstraction de tous ces bobos dont la vieillesse m'accable? Mauvaise circulation sanguine, calculs rénaux, un début de problème de prostate, la mémoire qui fout le camp, sans compter – et cela amusera ceux qui me prêtent des dispositions naturelles à la performance – mes pieds plats. Et puis cette sténose découverte il y a quelques semaines dans mon artère carotide : un petit amas de graisses collé à la paroi qui, s'il se détache, provoquera à coup sûr un accident vasculaire cérébral avec pour risque la mort ou la paralysie partielle. Une sorte de grenade biologique

dégoupillée. Non, trop tard... Il y a dix ans, pourquoi pas? Aujourd'hui, j'ai beau faire chaque matin un peu de marche ou de jogging suivi d'étirements, je vois bien que, chaque jour, année après année, le temps imperceptiblement, impitoyablement lime, érode mes forces. Il est l'heure de ranger les godasses et de sortir les pantoufles. Il faut que je m'installe sur le canapé et que j'achète un de ces grands téléviseurs à écran plat qui ornent le salon de tout bon retraité. J'ai l'âge du «j'ai fait ma part, aux autres de s'y coller».

Pourtant, la petite graine semée par Bénédicte continuait de germer. À quel âge faut-il accepter de mourir? Je n'y suis, pour ma part, pas tout à fait prêt. Depuis quinze ans, ma retraite a été active, débordante. La création de l'association Seuil pour l'aide à des adolescents en difficulté par des marches à visée thérapeutique¹, l'écriture de quelque douze livres en treize ans... on peut dire que pour un homme en «retraite», je n'ai pas chômé.

Pourquoi partir? Bonne question. Mais cette autre: pourquoi pas? Pourquoi prétexter la fatigue alors que chaque jour me rapproche du repos éternel?

Je déplie la carte de l'Europe, les Balkans sont à la fois proches et éloignés. Certains pays ont une population inférieure à celle d'une région française. Ils sont si imbriqués que, sur le papier, ils forment un puzzle. D'ailleurs, que veut dire le mot frontière dans ces régions où l'histoire, les religions, les guerres ont entassé les vagues de migrations depuis deux millénaires en un gigantesque mille-feuille? Ce qui apparaît clairement sur la carte dépliée, c'est qu'il y a trois Europe, celle de l'Ouest, constituée de pays prospères, malgré les crises cycliques. Celle de l'ancien glaciaire soviétique, de l'Estonie à la Roumanie, qui émerge sur le plan économique. Et la

1. Seuil: 31, rue Planchat – 75020 Paris. Site: assoseauil.org. (Voir page 237.)

troisième qu'on peut résumer à l'ancienne Yougoslavie, cet État-patchwork. Cette Europe-là est encore sous perfusion et panse ses blessures. Tito avait unifié ces pays dissemblables, aux cultures et aux religions antagonistes. Fort de son prestige de résistant au nazisme puis à l'ogre soviétique qui voulait le croquer, il a maintenu une unité de façade. Dix ans après sa mort en 1981, la région a littéralement implosé.

La guerre, les horreurs du « nettoyage ethnique », le siège de Sarajevo, celui de Gorazde, le massacre de Srebrenica ont fait la une des journaux avant que ne retombe le silence, celui des cimetières. On a, paraît-il, recousu les plaies. Mais a-t-on fait baisser la fièvre ? Rien n'est moins sûr, d'autant que la guerre tonne autour de l'Union européenne. Ukraine, Syrie, Irak, Afghanistan, Libye : la violence jamais ne cesse, la mort rôde. Il est vrai que, sur la route de la Soie, tout au long de ce qui fut les pistes caravanières, la paix n'a jamais régné : guerres de conquête, guérillas, révolutions russe, chinoise et islamique en Iran. En Afghanistan, on se battait lorsque j'ai pris la route à partir d'Istanbul. Des conflits locaux se poursuivaient entre Turcs et Kurdes, entre Ouïghours et Chinois. J'ai dû contourner le Tadjikistan par prudence. Au Kosovo, les armes sont rangées, mais pour combien de temps ?

« En parcourant les trois mille kilomètres qui séparent Lyon d'Istanbul, me susurrait mon diable intérieur, tu pourrais constater par toi-même l'état de cette Europe orientale dont on ne parle plus guère. Comment coexistent-ils aujourd'hui, les musulmans, les chrétiens, orthodoxes et catholiques, qui ont connu la pire des haines ; celle des voisins ou des cousins ? Comment se redressent les villes martyres ? Qu'en est-il des mafias, des terrains minés, des trafics en tous genres ? La peur a-t-elle déserté ces lieux ? La confiance a-t-elle été redonnée à ces hommes et ces femmes ballottés entre des armées prêtes à tuer au nom de leur dieu personnel... et de leurs intérêts ? »
Je n'en avais pas terminé avec mes questionnements.

Quitte à partir puisque le prurit de la marche me reprenait, fallait-il faire le chemin avec Bénédicte, comme elle le suggérait ? J'ai toujours marché seul. Les propositions n'ont pas manqué, mais j'ai défendu farouchement mon droit à tailler ma route dans la solitude qui me va si bien. La randonnée m'agrée, rythmée par le bruit de mes chaussures sur la terre ou sur le bitume, sous les chants d'oiseaux, la galopade d'un animal surpris qui détale ou même les rugissements de camions. Marcher, c'est penser. Nulle parole ne doit couper le fil de la réflexion. Quand je marche, je vais vers le monde et le monde vient à moi. Rien ne vaut une cure de solitude randonneuse pour rendre bavard un taiseux dès qu'un autre humain croise sa route. Qu'importent les différences de culture, d'histoire, de langue. On parle avec les mains, avec les yeux, avec le cœur.

J'ai marché quelque cinq cents kilomètres avec Bénédicte. En Normandie, au Portugal, dans les Pyrénées, en Turquie, en Syrie avant que la poudre parle... Ma compagne marche fort bien et sait respecter les silences. Pourtant, ayant connu des moments qui auraient pu être mortels durant ma marche soyeuse, je sais les dangers d'une telle aventure. Aux yeux de certains, l'Européen est cousu d'or et quelques mafieux se font un devoir d'alléger son fardeau. Et le respect dû au sexe faible n'est pas la vertu la mieux partagée de ces régions. Suis-je prêt à prendre des risques, pour moi certes, mais pour elle ?

Mais pourquoi priverais-je Bénédicte de ce rêve ? Elle est solide, les conditions climatiques difficiles ne la rebutent pas. Et il se trouve que, dès notre rencontre, nous avons constaté un lien supplémentaire qui nous ravit : nous sommes de la même taille et nous marchons au même rythme. « Quand pour la première fois nous avons marché sur les quais de la Seine et que j'ai constaté que nous marchions exactement du même pas, j'ai glissé ma main dans la tienne car j'ai su à

cette minute que tu étais l'homme que j'attendais», m'a-t-elle confié un jour.

C'est bon, prenons la route.

Quatre mois au moins sont nécessaires pour accomplir les trois mille kilomètres qui séparent Lyon d'Istanbul. J'ai un emploi du temps chargé, Bénédicte aussi. Nous avons décidé, en torturant nos agendas, de scinder le voyage en deux ; un mois à cheval sur août et septembre 2013 et trois mois l'année suivante. Avec, hélas, une obligation et un deuxième accroc à mes grands principes : emporter un téléphone portable, Bénédicte devant rester « connectée » pour des raisons professionnelles et moi pour ma légère addiction aux e-mails.

En 2013, nous irons de Lyon à Venise, en 2014 de Venise à Istanbul. Le premier tronçon représente environ neuf cents kilomètres, le second un peu plus de deux mille. Le trajet comprend une douzaine de frontières. Il n'y avait plus qu'à boucler nos sacs et à prendre la route. Un voyage de noces en quelque sorte puisque, après quelques années de vie commune, nous avons décidé, en mars 2013, de nous « pacser », ce qui nous a donné l'heureux prétexte de réunir tous nos amis pour un bon bain d'affections avant le départ.

Finalement, je n'étais pas mécontent de terminer cette « longue marche » commencée à Istanbul et achevée à Xi'an. Bénédicte avait eu raison de poser la question, il manquait un tronçon à cette route de la Soie. Et c'est aujourd'hui qu'il faut en parcourir la suite... et la fin.

PREMIÈRE PARTIE
LYON-VÉRONNE



I

Les canuts

20 août 2013. Bénédicte irradie à l'idée d'aller vers l'Orient avec l'homme qu'elle considère comme un aventurier authentique. Pour ma part, rien de changé. Partir, c'est peut-être mourir un peu, mais c'est surtout stresser beaucoup. Chaque fois que j'ai entamé une marche, la tension ne s'est relâchée qu'après quelques jours de voyage. À la gare de Lyon-Perrache, nos sacs sur le dos, nous portons un lourd sac marin dans lequel Ulysse, le chariot qui m'a accompagné de Samarcande à la Chine, est soigneusement plié.

La visite de la maison des Canuts est un peu décevante pour le spécialiste que je suis devenu mais, j'en suis sûr, passionnante pour les touristes présents. La conférencière dévide l'histoire de la soie. Rien n'y manque, ou presque. Et surtout pas la légende de la princesse qui, jouant avec un cocon, le laissa tomber dans sa tasse de thé bouillant et tira un fil d'un kilomètre. Découverte royale.

Ce furent donc l'empereur de Chine et sa famille qui eurent le privilège exclusif de se vêtir de la précieuse matière. La mort était le prix à payer pour qui ferait sortir le secret de l'empire du Milieu. Pendant deux mille ans, il sera bien gardé avant d'être révélé à l'Occident par trois moines qui, selon la chronique, passèrent en fraude des cocons dans leurs bâtons évidés. Une autre légende prétend qu'une princesse chinoise, mariée contre son gré à un éleveur de moutons kazakh et

craignant d'être obligée de se vêtir de laine rugueuse, cacha des cocons dans son chignon. La réalité est moins romantique. Lors d'une tentative d'invasion chinoise de l'actuel Kirghizistan, à la bataille de Talas, en 751, trois mille soldats de l'empire du Milieu sont faits prisonniers et envoyés à Damas et à Bagdad. Ces guerriers, anciens artisans désormais esclaves, vont fabriquer du papier, qui provoquera la plus grande des révolutions technologiques lorsqu'elle sera associée à celle de l'imprimerie, et de la soie.

C'est ainsi que le Proche-Orient acquiert le secret du bombyx, ce curieux papillon poilu qui pond des larves minuscules. Elles se gavent de feuilles de mûrier, puis s'entourent d'un fil minuscule jusqu'à former une coque en attendant la mue. De Damas à Constantinople, en Italie et enfin en France, la soie va devenir une industrie prospère.

François I^{er}, trouvant un peu abusif de voir chaque année quatre cent à cinq cent mille écus d'or partir de France pour acheter des soieries en Italie, offre le privilège de la production soyeuse à la ville de Lyon. Stefano Turchetti, importateur italien, est le premier à produire des soieries dans cette ville après avoir débauché des ouvriers soyeux italiens, nos premiers et bienvenus travailleurs immigrés. Ils seront à l'origine de la fortune de la ville. La précieuse étoffe sert tout d'abord à vêtir les prélats de la cour du pape. En 1541, il y a quarante métiers dans la ville, en 1548, plus de mille et quatre cent cinquante-neuf maîtres tisseurs. Deux ans plus tard, douze mille personnes vivent de la production ou du commerce de la soie. Henri IV fait planter soixante mille mûriers en France, vingt mille aux Tuileries. En 1660, il y a trois mille maîtres tisseurs et dix mille métiers à Lyon. La révocation de l'édit de Nantes et la fuite des protestants font chuter ce chiffre à quatre mille et la Révolution française à deux mille. Mais le Premier puis le Second Empire vont redonner à la ville un essor fabuleux. On revient à dix mille métiers lors du sacre

de Napoléon I^{er}, trente mille en 1830, soixante mille en 1848 et cent vingt mille en 1877. La Suisse, la Prusse, la Saxe et, surtout, l'Angleterre s'y mettent. Lyon est à cette période le centre de la mode grâce à la création d'une école de dessinateurs de talent qui imposent leurs modèles à toutes les cours d'Europe.

La conférencière n'évoque pas la révolte des Canuts, ces petits patrons et ouvriers qui, à plusieurs reprises, se dresseront contre le pouvoir pour défendre leurs droits. En 1831, les affrontements feront quelque six cents morts. Les canuts inscrivent en lettres d'or sur un fond de velours : «Vivre en travaillant ou mourir en combattant.» C'est Aristide Bruant qui, en chantant «c'est nous, les canuts, nous sommes tout nus», popularisera ce qui est considéré comme la première grande révolte ouvrière en France.

Aujourd'hui, il ne reste pas grand-chose de la saga lyonnaise de la soie. Après le métier Jacquard, plus productif que l'antique métier manuel, qui limitera le besoin de main-d'œuvre et générera du chômage chez les canuts, puis la maladie du ver à soie, l'invention de la rayonne, la soie du pauvre, donnera le coup de grâce. De nos jours, la Chine a repris sa domination. Nous avons fermé les magnaneries et arraché les mûriers pour planter de la vigne. Parmi les canuts sans emploi, il en est un fameux, Laurent Mourguet, qui, aimant raconter des histoires, a créé le personnage le plus célèbre de Lyon : Guignol, ainsi que son complice Gnafron. Il en fait un personnage frondeur et bavard, le porte-parole des humiliés, des chômeurs comme lui, de ceux que la vie a volés ou dont on a volé la vie. Petite revanche, c'est Guignol qui joue du bâton et rosse les gendarmes.

Au matin du 21 août, nous prenons congé de Michelle et Georges, nos merveilleux hôtes, et rejoignons la bien nommée «porte des Alpes» à la sortie de Lyon. Je sors Ulysse de son

sac et j'en assemble les pièces. Nous l'avons porté jusqu'ici. Par un juste retour des choses, il va porter nos bagages jusqu'à Istanbul. Premiers jours de marche le long de petites routes bordées de jardins fleuris devant des pavillons sans grâce aux volets souvent clos pour cause de vacances. Les commerçants aussi sont partis chercher le soleil et le farniente. Bien peu de gens répondent à nos bruyants bonjours. Nous sommes dévisagés en silence. On n'est jamais trop prudent avec les nomades et notre curieux équipage laisse planer un doute. Dans *L'Homme qui rit*, Victor Hugo, évoquant les errants, dit «un passant était un ennemi public possible». En Asie, j'étais chaque jour au contact de populations rurales dont tout me séparait : la langue, la culture, la religion... Pourtant, j'étais partout accueilli avec une chaleureuse hospitalité et une immense curiosité. Changement de monde. Les paysans français d'antan, isolés dans leur terroir, étaient bienveillants envers les personnes de passage. Ils ont été remplacés par les urbains des cités-dortoirs, qui travaillent en ville et ne viennent là que pour trouver la tranquillité. La vie villageoise ne les attire pas. Chez nous, de nos jours, pour parler à un étranger, il faut lui avoir été présenté.

L'unique hôtel du village de La Verpillière est fermé. Ce sera camping sauvage ce soir, près du canal d'assèchement d'un marais où les moustiques attaquent en piqué. En dehors du désert, j'ai horreur du camping. Je sais par avance que je vais souffrir de l'inconfort, de l'humidité, des cailloux qu'on découvre quand la tente est montée. Bénédicte, elle, adore. Au matin, sur un chemin herbu, arrivent en cahotant deux policiers de la route sur leurs puissantes motos qui, dans ce contexte, roulent au pas. Un motard qu'ils poursuivent a, tout à l'heure, forcé un barrage en blessant un flic au passage.

Bourgoin-Jallieu, gros bourg cher à mon amie Florence, somnole. La grande rue où se serrent les boutiques de luxe

ne compte que deux ou trois couples de jeunes gens qui rêvent, main dans la main, aux fringues « de marque » dans les vitrines ruisselantes de lumière.

Une femme en fauteuil venant en sens inverse sur le trottoir nous aperçoit et nous salue en riant. Elle lève le poing qu'elle abaisse d'un coup comme les sportifs qui viennent de réussir une performance. Nous lui répondons de même. Fraternité des non-motorisés.

Bénédicte, prise d'une envie urgente, s'arrête à un carrefour et s'éloigne d'une vingtaine de mètres. Elle s'accroupit sans façon quand une voiture pile près de moi, ce qui la fait se relever illico. Souvent, certains me demandent s'il est plus difficile de marcher au long cours pour une femme que pour un homme. J'ai la réponse : pour faire pipi, oui.

Des petites routes serpentent sur des collines si abruptes que, parfois, nous devons nous mettre à deux pour hisser Ulysse jusqu'au sommet. C'est au faite d'une de ces collines qu'apparaît pour la première fois, dans une lumière bleutée, la ligne brisée des Alpes. La Tour-du-Pin est tout aussi assoupie que Bourgoin-Jallieu et pas moins que La Bâtie-Montgascon qui s'enorgueillit de trois cafés, une épicerie et une boulangerie. Ce gros bourg a connu la célébrité grâce à un politicien local fort remuant, Gérard Nicoud, partisan de la manière forte et admirateur de Pierre Poujade. La Bâtie-Montgascon est retombée dans l'anonymat, tout comme son héros d'un jour.

L'homme à qui nous louons une chambre d'hôte pour la nuit se rêvait pilote. Mais, ayant perdu un tympan dans un accident, il a été réformé par l'armée. Devenu cadre dans une société pharmaceutique, il s'est offert deux ULM. La retraite venue, il passe le brevet pour piloter l'hélicoptère qui trône dans sa cour. C'est un engin minuscule qui ne peut emporter qu'une personne. Nous nous étonnons de sa passion, il s'esbaudit de notre odyssée. Heureux ceux qui durant de

longues années de travail ont fait des rêves qu'ils réalisent enfin à la retraite.

L'approche des Alpes offre de superbes paysages vallonnés traversés de petites routes fleuries. Un instant de bonheur vite rafraîchi par un orage qui s'abat avec violence. Nous avançons sur une chaussée transformée en torrent, nos chaussures débordent. Bénédicte, qui marche devant moi et subit stoïquement la douche céleste, sursaute à chaque déflagration du tonnerre. À Novalaise, l'unique hôtel a pris des vacances. Il va falloir camper sous les ondées qui se succèdent. Une femme randonneuse nous dit qu'elle nous aurait bien proposé son garage... mais sa fille y fête ses vingt ans avec ses copains. Nous squattons le vaste hangar d'une ferme sans fermier. Toute la nuit, les averses et la grêle crépitent sur le toit de tôle ondulée.

Le lendemain, alors que nous reprenons la route pour gravir le col de l'Épine, une jeune femme blonde au visage de poupée, en robe de chambre rose, tripotant son mobile devant sa maison, répond à notre bonjour en nous demandant d'où nous venons.

– De Lyon.

– À pied? Et où allez-vous?

– À Venise.

– À Venise? À pied?

– Oui, dis-je sans rire, c'est notre voyage de noces.

Le temps qu'elle se pince pour être sûre d'être bien réveillée, nous sommes déjà loin. Nous avons parcouru à peine deux kilomètres lorsqu'une voiture nous double, pile, et la blonde en jaillit. Elle veut nous photographier, faire un article et nous demande notre adresse e-mail... En riant sous cape, nous nous prêtons au jeu. On ne verra jamais la photo. Peut-être n'y a-t-elle finalement pas cru. Nous allons pourtant bien à Venise et faisons à pied notre premier voyage d'amoureux

fraîchement pacés, consacrant tout notre temps l'un à l'autre, ce qui a été rare depuis que nous nous connaissons tant nos agendas nous étrangent.

Dans la montée du col de l'Épine, sur une route étroite et zigzagante, un défilé de voitures anciennes dévale la pente en rugissant. Les chauffeurs à la soixantaine blanchissante sont revêtus d'atours sportifs, casque de cuir ou de moto, gants beurre frais, lunettes noires ; et à fond les manettes, chacun se prend pour un pilote de formule 1. En rois de la route, ils coupent les virages, risquant de nous découper par la même occasion. Ce n'est qu'un avant-goût de notre voyage, car tout au long de la route que nous avons décidé de suivre, nous allons manger du bitume et le disputer aux voitures. Par les sentiers, ce ne sont pas quatre mois qui nous auraient été nécessaires, mais plusieurs années. Car en dehors de la France, ceux-ci sont rares. Les chemins de grande randonnée sont une invention française qui date de la Révolution. Après 1789, l'État n'avait pas les moyens d'entretenir les chemins des milliers de paroisses françaises. Il s'est donc attribué l'entretien des routes nationales, a confié aux départements les routes secondaires et aux communes celui des chemins. Chaque commune a chouchouté ses sentiers. Alors que dans tous les autres pays européens les chemins étaient abandonnés ou privatisés, voire annexés par des paysans qui gagnaient ainsi quelques ares de terre labourable, en France, on taillait les haies, on arrachait les ronces, on rebouchait les nids-de-poule. Ce qui fait de notre pays le paradis des marcheurs avec des milliers de kilomètres de sentiers balisés et praticables.

Le col de l'Épine culmine à près de mille mètres. La longue descente s'achève à Chambéry, ville morte en ce dimanche d'août. J'appelle Michel Grenier. C'est un ancien professeur amoureux de la randonnée, membre des Chemins de Saint-Michel, une association créée par Marie-Paul Labéy,

une femme admirable rencontrée sur l'ancien chemin de pèlerinage de Rouen au Mont-Saint-Michel¹. Michel Grenier et sa femme Michelle, particulièrement hospitaliers, nous offrent le gîte et le couvert. Michel nous a en outre préparé une série de cartes au vingt-cinquième millième qui vont nous conduire jusqu'au Mont-Cenis par de petits chemins. Soucieux de nous éviter des portages, il n'a sélectionné que des sentiers assez larges pour que les roues d'Ulysse trouvent leur place. Au matin, Michel nous ramène là où il nous a trouvés, c'est-à-dire à la place des « Quatre sans cul ». C'est une sculpture monumentale inspirée du « beau temps des colonies » qui représente la partie avant de quatre éléphants indiquant les points cardinaux. Comme la partie arrière des bêtes est absente, les habitants de Chambéry ont donné ce nom au monument. Michel a poussé l'amitié jusqu'à nous tracer le parcours à suivre pour sortir de la ville.

Voilà déjà l'automne, avec ses fraîcheurs matinales, le jaunissement et la chute des premières feuilles des peupliers et des merisiers. Les fleurs semblent mener une dernière bataille. Elles surgissent des bords de chemin, éclatantes, avant d'entrer dans le grand repos qui se prépare déjà. Il règne dans le camping de l'étang de Carouge une atmosphère douce-amère de fin de vacances. La semaine dernière, dit le gardien, il était plein à quatre-vingt-cinq pour cent, aujourd'hui au quart et il fermera ses portes la semaine prochaine.

L'entrée dans les Bauges est un moment magique. La vigne chargée de grappes escalade les pentes. D'ici quelques semaines circuleront les remorques emportant les raisins mûrs vers les caves. Une odeur chaude monte du sol et ajoute au bonheur de cheminer. J'essaie d'oublier une douloureuse

1. Bernard Ollivier, *Sur le chemin des Ducs*, Phébus, 2013.

lombalgie qui me tient depuis le premier jour, mais je persiste à croire que, la marche guérissant de tout, elle ne va pas tarder à disparaître. De l'autre côté de la vallée, près de la nationale, des prostituées aguichent les automobilistes pour une passe dans une pitoyable camionnette. Ce sont les dernières traces de « civilisation » avant d'aborder la solitude des sommets qui nous dominent.

Le chemin devient plus difficile. Dans certaines portions particulièrement abruptes où Ulysse ne passe plus, nous devons charger nos sacs sur le dos. L'un tirant, l'autre poussant le chariot seulement lesté du matériel de camping, nous escaladons les pentes. J'admire Bénédicte qui fait montre d'une motivation et d'une joie communicatives, ne rechigne jamais devant les difficultés. Gourmande, elle sort de son sac des provisions qu'elle accommode avec un talent de cuisinière nomade. Son endurance et sa bonne humeur me touchent. Et dire que je préférerais les voyages solitaires. Celui-là me rend un peu plus amoureux chaque jour.

Dans la vallée, il faut lever le nez pour voir par-delà les arbres le chemin ardu qui conduit à la première vraie difficulté ; le passage des Alpes par le Mont-Cenis.

II

Première frontière

Après les Bauges agricoles, voici la vallée industrielle de la Maurienne et ses usines d'aluminium. Le sentier est enserré entre le chemin de fer, la nationale et le torrent. L'été vient de mourir, le gîte d'étape est vide. Dans les villages, les enfants ne jouent plus dans les rues. Ils sont en librairie où ils se consacrent au meilleur moment de l'année scolaire sous l'œil de leur mère : l'achat des fournitures. Au lac des Hurtières, un jeune beur vient de sortir et de remettre à l'eau une carpe de trois kilos et demi. Il pratique la pêche *no kill*. Lorsqu'il attrape une grosse prise, il la pèse, la photographie et la remet à l'eau. Je lui demande s'il espère en attraper d'autres. « J'ai eu la maman, je cherche la grand-mère », me dit cet homme paisible qui précise qu'il ne mange pas de poisson.

De Saint-Jean-de-Maurienne, paradis des cyclistes, rayonnent des routes qui mènent à une dizaine de cols que tout champion se doit d'inscrire à son palmarès. Celui du Mont-Cenis, à deux mille mètres, est annoncé comme l'un des plus faciles. Pendant que nous déjeunons à une terrasse défilent les voitures des équipes cyclistes nationales américaine, italienne et équatorienne. La ville est décorée de maillots blancs à pois rouges, l'apanage du meilleur grimpeur.

Incident mécanique : un petit filin d'acier qui empêche les roues d'Ulysse de faire le grand écart se rompt. C'est un autre beur qui m'offre un filin et me prête les outils néces-

saires. Deux belles rencontres le même jour, marquées de la fraternité des voyageurs avec les sédentaires. Est-ce de bon augure pour la suite ?

À Orelle, il n'y a pas âme qui vive, sauf deux vieilles femmes qui nous croient en route pour Rome. Tout excitées, elles nous parlent de leur brève discussion avec un prêtre, bénédictin ou oratorien, elles ne savent plus, qui marche devant nous pour se rendre à Sienne. Le camping est désert. Faute d'un gardien, je glisse un chèque dans la boîte aux lettres de l'office du tourisme. C'est mon premier camping self-service.

À Modane, bref arrêt devant le monument aux morts des deux tueries européennes du xx^e siècle. Il témoigne à jamais, non de la gloire des combattants, mais de la douleur de « ceux de l'arrière », les inconsolables. Il représente une femme dont la posture droite dit tout le courage. Une larme éternelle, coulée dans le bronze, perle à sa paupière.

À la sortie de la ville, une portion du GR5E qui fait le tour de la Maurienne porte le joli nom de « chemin du petit bonheur ». Il est vrai que le miracle des sentiers commence à faire son effet. À cheminer parmi les fleurs, les sapins, les hêtres et les chênes qui se dépouillent à l'approche des frimas, une sorte de paix de l'âme s'installe au fil des pas. Dans les petits jardins familiaux, on s'affaire à rentrer les derniers légumes et à repiquer les salades d'hiver. Mais le petit bonheur de ce 1^{er} septembre est assombri d'un petit malheur : le timon d'Ulysse, trop sollicité, casse d'un coup. Il a pourtant été renforcé jadis, en Ouzbékistan, grâce à un tube extrait d'un char russe par un soudeur serviable. L'acier soviétique a résisté, mais le timon a cassé juste à côté. L'unique garage du bourg qui pourrait souder la tige de notre compagnon de route est fermé. Jonathan, qui sort d'un café, prélève du coffre de sa voiture une perceuse et une miraculeuse mèche au tungstène avec lesquelles je réussis une réparation de fortune. Assureur dans la vie, Jonathan est aussi un grand voyageur et se

risque à une description des habitants de la France avec des classements simples. Les gens d'ici sont très sympas, comme les Vendéens et les Jurassiens. Mais les Basques... il fait une moue, « comme les Corses ».

Au col du Mont-Cenis à deux mille quatre-vingt-trois mètres, première frontière, premier *selfie*. Tous les deux enlacés, nous nous donnons l'illusion d'avoir gravi l'Everest. Le plateau est beau à cette saison : chardons bleus, campanules et, nous dit-on, huit variétés de gentianes décorent les bords d'un grand lac artificiel dont l'eau s'assombrit alors que le soir tombe. Bénédicte avait suggéré qu'on utilise le téléphone pour réserver un lit dans l'unique gîte. « Pas question, avais-je répondu vaniteusement, je suis un pur, moi, un partisan de la vraie aventure. » « Combien a-t-on parié qu'il n'y aurait pas de place ? » ironise maintenant ma compagne. Car un groupe nous a précédés, tout est complet. Passer la nuit à plus de deux mille mètres d'altitude sous la tente n'enthousiasme plus guère le « vrai » aventurier qui fanfaronnait tout à l'heure, il fait frisquet. Miracle, le couple qui tient l'hôtel *Les Roches blanches* fermé ce soir-là accepte, à la demande de la gardienne du gîte, de faire des heures supplémentaires. L'accueil est chaleureux et l'endroit douillet. J'y trouve toute une documentation sur ce lieu-frontière chargé d'histoire.

En 1866, sous l'impulsion de l'ingénieur britannique Fell, les Anglais créent la *Mont Cenis Railway Company*, qui ralliera Lanslebourg en France à Suse en Italie en six heures au lieu des douze que met alors la diligence. Ce gain de temps sera au bénéfice de la « malle des Indes » qui relie Londres à Bombay. Les travaux sont gigantesques pour l'époque. La locomotive entraîne six wagons dont un de première classe, deux de deuxième et deux de troisième. La sixième voiture est destinée aux marchandises. La ligne longeant des précipices, on a placé en hauteur les petites fenêtres pour épargner les passagers sujets au vertige. Précaution supplémentaire,

les fauteuils sont tournés vers l'intérieur, les voyageurs se faisant face comme... dans le métro londonien.

Ce plateau frontalier fut aussi un lieu d'affrontement entre la France et nos voisins transalpins. En 1888, on s'inspire d'une initiative italienne et on installe ici une compagnie spécialisée dans l'environnement montagnard baptisée les « chasseurs alpins ». Je trouve aussi une vieille photo d'une représentation théâtrale montée par les bidasses qui devaient s'ennuyer ferme dans ce lieu éloigné de tout. Le rôle de l'accorte servante est joué par un solide gaillard moustachu. Rires garantis.

L'après-guerre fait bouger les lignes. Les Italiens alliés des Allemands ayant bâti un fort qui surplombe la France, on réplique en 1945 ; désormais les Français, de l'autre côté du plateau, domineront le territoire italien. Les généraux préparent toujours la guerre d'avant. Un historien qui arpente les lieux nous raconte que le général de Gaulle a voulu annexer le Val d'Aoste en 1945. Sa demande obéissait à une certaine logique, une grande partie de la population étant alors francophone. Mais les Américains et les Anglais s'y sont opposés. Le Mont-Cenis fut encore le théâtre de grands travaux avec la construction entre 1962 et 1969 du barrage qui porte son nom, et la création d'un immense lac artificiel et d'une usine hydroélectrique de forte puissance. L'électricité abondante et bon marché provoqua l'arrivée d'usines d'aluminium, très gourmandes en énergie.

Au matin du 2 septembre, nous empruntons une portion de la voie « Francigena », tracée à l'intention des pèlerins qui se rendent à Rome. Le tracé est balisé par le signe « tau ». C'est la croix de saint François d'Assise. Elle est privée de la partie supérieure et ressemble à un portemanteau surmonté d'une colombe. Aux carrefours, on oblique dans la direction de son bec. La descente vers le Val d'Aoste par le sentier est

abrupte et caillouteuse. Nous avons endossé nos sacs et Bénédicte, au moyen d'une corde, retient Ulysse quand la pente m'entraîne trop vite. Plus que jamais, nous faisons équipe, et j'adore. Pique-nique au soleil sur une grosse pierre et orgie de framboises sauvages en dessert.

Dans les rues étroites des villages, des petites vieilles de noir vêtues revisitent leur jeunesse en se chauffant au soleil. Bénédicte, plus attentive que moi à ces détails vestimentaires, me fait remarquer que la plupart des femmes ayant passé la cinquantaine s'habillent de grandes blouses ou de robes sombres et que leurs chaussures de toile ou de cuir sont sans talons. Les hommes, à part, gesticulent et parlent fort. Certains s'expriment en valdôtain, un ensemble de patois dont la forme écrite est riche en accents circonflexes. Une personne sur cinq, dans la vallée, continue à s'exprimer dans cet idiome. Bruno, qui parle un bon français, nous explique qu'il a choisi notre langue à l'école car il a de la famille dans l'Hexagone. Il a voyagé dans le sud-ouest de la France et a été impressionné par la région de la montagne Noire et celle de Lézignan-Corbières dont il a apprécié la forêt et le vin. Ce que confirme son teint couperosé.

La région du Val d'Aoste s'est toujours illustrée par une farouche volonté d'autonomie. Aujourd'hui, des banderoles proclament « No TAV ». Pas un lieu, une façade, un balcon sans ce slogan. Toute la vallée est dressée contre le *treno ad alta velocità* (TAV), un projet italo-français. C'est un train à grande vitesse reliant Lyon à Turin. À grande vitesse, c'est vite dit, soulignent ses adversaires, il est surtout coûteux ; une heure de gagnée pour vingt milliards d'euros, cela fait cher la minute. Le projet est pharaonique, avec un tunnel de cinquante-sept kilomètres. La vallée, solidaire et unanime, fait tout pour retarder les travaux : occupations des chantiers, manifestations et marches se succèdent. On comprend

l'opposition de ces montagnards amoureux du silence et de la lenteur. Un village de tentes est occupé par de jeunes protestataires qui peignent des slogans sur des grandes banderoles, sans doute pour la prochaine action. Plus loin, une petite construction de bois occupe l'endroit exact où passerait la ligne. Elle a été érigée en 2005, incendiée par des pro-TAV mais immédiatement reconstruite. Luciano (quatre-vingt-deux ans), Tomalino (soixante-seize ans), Piera (soixante-dix-sept ans) et Vincenzo (quatre-vingts ans) tiennent bon. Ces quatre vieux et leurs copains se relaient ici nuit et jour, toute l'année. Dans la cabane, un poêle en vue du prochain hiver, pour chauffer le café et les gamelles. Des coupures de presse témoignent de leur combat ; les courriers attestent d'une correspondance suivie avec les « zadistes » qui s'opposent au projet d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes en France. Le talentueux écrivain Erri De Luca, qui a appelé au « sabotage » du chantier, s'est vu assigné en justice par la compagnie. Mais il n'en a eu cure et a répondu à la question : « Sabotage et vandalisme sont-ils licites ? » par la formule : « Ils sont nécessaires pour faire comprendre que le TAV est un chantier nocif et inutile. » L'écrivain contestataire qui risquait huit mois de prison avait prévenu qu'il ne ferait pas appel s'il était condamné et qu'il purgerait intégralement sa peine. Le 19 octobre 2015, le tribunal l'a relaxé.

À Suse, les franciscains de la Casa Francisco indiquent sur une pancarte qu'ils accueillent « les pèlerins et les non-pèlerins ». Et en effet, le lieu est aussi confortable pour les mécréants que nous sommes que pour une femme prosternée devant une statue en bois du Christ. Pas de bénédicité au repas du soir, qui enchante la gourmande Bénédicte tant les mets sont aussi savoureux que nombreux. Le petit déjeuner, avec du beurre rance, fera perdre leur vingt sur vingt à nos hôtes. En route, nous prenons l'habitude de pique-niquer avant la sieste, cachés dans des chemins creux où nous

dégustons le trio gagnant mozzarella di bufala-mortadella-pomodori.

Dans chaque village ou hameau, la coutume est d'afficher les décès sur des panneaux avec le plus souvent une photo du disparu. Les petits vieux consultent cette gazette funéraire en promenant leur chien. On ne meurt pas très jeune dans la vallée d'Aoste, les défunts ont rarement moins de soixante-quinze ans, à l'exception d'une jolie Sylvia de dix-sept.

III

Notre campagne d'Italie

Perchée au sommet d'un pic, la Sacra di San Michele est souvent comparée au Mont-Saint-Michel pour ses dimensions impressionnantes, mais aussi parce que l'abbaye est également placée sous la protection de l'archange pourfendeur du démon. Un temps abandonnée, elle a vu revenir les moines au XIX^e siècle. On murmure qu'Umberto Eco s'est inspiré des lieux pour écrire *Le Nom de la rose*. La bâtisse – il faut une heure trente pour y accéder – est si imposante, menaçante ou protectrice selon qu'on est dedans ou dehors, qu'après trois jours de marche nous distinguerons encore son profil altier à l'horizon.

La circulation devient de plus en plus dense. Comment poursuivre notre route ? Si la France est le paradis des marcheurs, l'Italie, pays de l'immortel Fausto Coppi, est celui des cyclistes. Ici, le Giro et le Tour de France sont les deux grandes messes chantées de l'année. Emprunter les pistes cyclables est tentant puisqu'il n'y a pas de GR dans ce pays, mais impossible, car les circuits forment des ronds pour éviter aux pédaleurs de voir deux fois le même bitume. Il ne nous reste plus qu'à marcher sur les nationales.

C'est, pour Bénédicte, une première redoutée. Je n'ai pas la même aversion envers les grands axes routiers. Je les ai beaucoup pratiqués sur la route de la Soie. Je suis la preuve vivante qu'un piéton sur une route à grande circulation a une

espérance de vie raisonnable. Sinon, je serais mort depuis quinze ans. Il faut admettre néanmoins que la circulation n'est pas la même entre Téhéran et Xi'an. D'autant que les Italiens conduisent vite et qu'un sur trois a un téléphone rivé à l'oreille. J'initie Bénédicte à la grande règle de survie : toujours marcher à gauche, à contre-courant de la circulation pour voir le camion et que le camion vous voie. Sur la route, au fil des kilomètres, de nombreux petits autels témoignent d'une mort violente causée par la voiture. Les victimes sont majoritairement des jeunes gens. Le monstre mécanique préfère la chair fraîche.

Et nous voilà partis dans le flot des bagnoles, elle devant et moi derrière tirant Ulysse. Nous avons volontairement bifurqué vers le nord pour éviter Turin, la grande ville industrielle et commerciale qui représente un obstacle de taille pour les piétons que nous sommes. Dans un village, nous sympathisons avec un joyeux groupe de jeunes gens qui, confortablement installés à une terrasse, refont le monde. Ils sont impressionnés par notre projet. Nous leur demandons s'ils connaissent un lieu où dormir. Nous sommes fatigués et l'hôtel le plus proche est à trois kilomètres. Un jeune se lève et annonce qu'il va demander l'hospitalité au curé. Il revient tout penaud. Le saint homme a demandé :

- Vont-ils à Rome ?
- Non, à Venise.
- Alors, non, je n'en veux pas.

Poser le pied en Italie, c'est aussi entrer dans la chronique. Sur nos cartes, des noms familiers : Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, Bassano, Vérone... J'aime à la folie poser mes semelles là où sont passés d'autres hommes à la recherche de la gloire, de la fortune, ou d'une petite place au ciel. Les images des pèlerins qui voulaient gagner leur paradis, celles des longues caravanes ondulant dans les déserts asiatiques

m'ont porté jusqu'à Compostelle puis à Xi'an. Ici notre parcours suivra les traces de la Grande Armée napoléonienne dont la supériorité, selon les historiens, tenait pour une bonne part à la rapidité et à l'enthousiasme avec lesquels les fantassins marchaient vers les champs de bataille et de mort. Si les Français pensaient libérer les Italiens de l'occupation austro-hongroise, ils n'étaient pourtant pas bienvenus partout. Les Pâques véronaises virent la population se révolter contre les Français dans un bain de sang ; pour venger ses soldats, Bonaparte chassa le doge de Venise, tenu pour responsable. Les soldats français firent flamber l'immense bateau duquel le « monarque » républicain jetait chaque année une bague en or dans les flots pour célébrer les noces de la ville et de la mer. Les soldats essayaient tout bonnement de récupérer tout l'or dont était abondamment décorée la nef.

À un carrefour, un petit drame. Une voiture est arrêtée. Près d'elle un vieil homme est assis dans un fauteuil d'infirme, le visage griffé. Il regarde une femme âgée, son épouse, fouiller un grand roncier. Elle nous explique que, voulant satisfaire une envie urgente, son mari a perdu l'équilibre. Il est tombé la tête la première dans les ronces. Il y a perdu ses lunettes, qu'elle ne retrouve pas. Bénédicte au regard aiguisé les localise. Nous repartons, accompagnés de *grazie mille*.

Tout doucement, nous entrons en nomadisme. La tension des premiers jours – peur d'un corps récalcitrant et de marcher à deux – est tombée. *Tutto va bene*. Le retard pris dans la traversée des Alpes m'a conduit à la certitude que nous n'arriverons pas à Venise dans les temps. Mais pourquoi faudrait-il aller jusqu'à Venise ? L'an prochain, nous repartirons d'où nous nous serons arrêtés. L'important n'est-il pas le chemin plutôt que le but ?

Et le chemin est agréable. Nous déjeunons de plats simples

et délicieux au frais, sous les tonnelles de trattorias. En se purléchant, Bénédicte répète que chaque petit restaurant de bord de route pourrait servir de leçon aux nôtres, nombreux à pratiquer l'art du congélateur-micro-ondes. Après un flacon de vin léger, nos jambes lourdes nous portent jusqu'à un bout de gazon ou sur un banc public ombragé pour une sieste réparatrice. Nous sommes toujours privés de cartes précises, d'autant que la notion de province n'est pas vaine ici. Au Piémont, on ne vend pas de cartes de la Lombardie et inversement.

Pour goûter un peu de silence au risque de nous perdre, nous entrons dans les rizières, à perte de vue. Bénédicte n'a jamais vu un épi de riz. Moi qui en ai admiré en Asie, je me fais un plaisir d'étaler ma science – minuscule revanche sur ma compagne, beaucoup plus calée que moi en botanique – sur les grands carrés bordés de canaux où stagne une eau jaune et où les moustiques pullulent, mangés par des grenouilles innombrables, lesquelles sont la proie de centaines de hérons ou d'aigrettes. Pas d'âmes humaines. Ambiance de Far West.

D'immenses fermes, les *cascine*, ont la dimension d'un village. Toutes disposent d'une église ou d'une chapelle. Seules les maisons de maître sont un peu entretenues, le reste menace ruine. Je songe alors à l'extraordinaire film *Riz amer* avec la belle et provocante Silvana Mangano, témoignant du temps, pas si ancien, où les propriétaires faisaient venir des centaines de femmes du Sud pour repiquer les plants de riz. Le réalisme cru et les tenues des femmes dans l'eau jusqu'aux cuisses, la violence qui émanait des personnages avaient quelque peu émoustillé les spectateurs français des années cinquante, découvrant le cinéma italien. Le temps du repiquage manuel est aujourd'hui révolu, les tuiles des immenses dortoirs s'envolent et les propriétaires ne font qu'un passage éclair lors de la récolte mécanique.

Nous sommes vite perdus. Çà et là, un chien traîne. Impossible de dénicher un être humain pour nous sortir de ce labyrinthe de canaux et de chemins caillouteux que détestent les pneus d'Ulysse. Je râle contre Bénédicte et ses envies bucoliques quand arrive notre sauveur dans un nuage de poussière : un curé en Fiat Cinquecento blanche. Hosanna ! Un clocher d'église en ligne de mire, nous sortons des rizières, et voici Novare.

Ce n'est pas une ville touristique. Ce lundi matin, tous les rideaux sont baissés. Les innombrables caméras de surveillance n'enregistrent que quelques rares passants. Bénédicte a reçu un message pour une représentation théâtrale à la rentrée qui l'oblige à trouver un ordinateur. Les cafés Internet ont disparu de nos villes, rendus inutiles par la généralisation des smartphones. On nous promène de rue en rue jusqu'à nous envoyer à la mairie où, nous dit-on, nous trouverons notre bonheur. Une charmante jeune femme nous reçoit en effet, donne un coup de téléphone et son visage s'éclaire d'un grand sourire pendant que, pouce levé, elle nous fait signe que nous sommes tirés d'affaire. Notre joie est de courte durée, car elle explique alors la procédure suivante :

a) Faire une demande écrite dans un bureau voisin pour être autorisés à utiliser un ordinateur du centre technique. Pour cela, gagner la salle d'attente et patienter...

b) Munis du document, aller au centre technique à l'autre bout de la ville pour vérifier que l'opération est faisable.

c) Si le centre technique juge la demande acceptable, revenir à la mairie pour avoir le feu vert d'un employé qui fera payer la location du matériel en avance.

d) Dotés du reçu, retourner au centre technique pour consulter les e-mails...

Finalement, nous trouvons une dizaine d'ordinateurs chez un Marocain francophone visiblement désespéré du faible succès de son commerce près de la gare. Plus tard, nous

passons devant une boutique que nous reconnaissons comme le centre technique : une longue cohorte de touristes piétine en attendant que les deux employés, débordés, s'occupent d'eux. Kafkaïen...